

L'HUMILIATION OU LE DESTIN TRAGIQUE DE LA RAISON, DANS LES MATHÉMATIQUES CONGOLAISES DE JEAN BOFANE

**KASEREKA
KAVWAHIREHI,**
Professeur à
l'Université d'Ottawa,
Canada.
kasereka.
kavwahirehi@
uottawa.ca

Après la deuxième guerre mondiale, précisément en 1949, le philosophe allemand Max Horkheimer, alors aux États-Unis où il avait trouvé refuge contre le nazisme, consacra un ouvrage à la critique de ce qu'il appela « l'humiliation de la raison ». Par « humiliation de la raison », il entendait, entre autres, « la réduction de la raison à un simple instrument »¹. Il s'agit d'une raison qui s'intéresse seulement à déterminer les moyens pour atteindre un objectif en attachant très « peu d'importance à la question de savoir si ces objectifs, en tant que tels, sont raisonnables. Si elle se préoccupe tant soit peu des fins, elle admet que ces fins sont, elles aussi raisonnables, au sens subjectif, c'est-à-dire qu'elles servent l'intérêt du sujet sous le rapport de la conservation de soi »².

Dans le texte qui suit, je voudrais montrer comment ce concept horkheimerien d'humiliation de la raison, qui est aussi une humiliation de l'humanité, peut permettre de déceler la force critique de *Mathématiques congolaises*³, le premier roman de l'écrivain In Koli Jean Bofane. Ce roman peut valablement se lire comme une fable philosophique sur le destin tragique de la raison, les dérives de l'intellectuel à la conscience réifiée et la débâcle morale subséquente de la cité. Ici, en effet, la raison active, plutôt que d'émanciper l'homme, se révèle plutôt une terrible accoucheuse d'atrocités. L'analyse que nous proposons ici vise à faire apparaître les modalités de l'humiliation de la raison en suivant la trajectoire de Célio Mathematic, le héros, plutôt, l'anti-héros, de Bofane qui, pour sortir de la précarité matérielle, a accepté de renoncer à ses convictions et de placer sa conscience au frigo. La dernière partie du texte est une méditation toute personnelle inspirée du roman de Bofane qui nous renvoie à l'actualité de notre société.

1 Max HORKHEIMER, *Éclipse de la raison suivi de Raison et conservation de soi*, Paris, Payot, 1974 (1949), p. 62.

2 *Ibid.*, pp. 13-14.

3 In Koli Jean BOFANE, *Mathématiques congolaises*, Paris, Actes sud, 2008.

Au commencement, il y a le cynisme...

Mathématiques congolaises représente la vie à Kinshasa, une ville qui vit au rythme des calculs politiques qui font passer les pauvres citoyens par la logique comptable de pertes et profits. Le roman s'ouvre sur la figure d'un « politicien professionnel à la longue carrière émaillée de retournements spectaculaires »⁴ ; son statut d'opposant se trouve confirmé par le massacre de ses partisans de circonstance de la part des suppôts de l'État au service du parti présidentiel. Pour le présenter, le narrateur dit, non sans ironie :

Toute la journée, il avait répondu à des condoléances empressées. « Le massacre de Limete », comme l'intitulaient déjà ses partisans et la presse, avait mis son parti sous les feux des projecteurs. Quelque chose qui pouvait passer pour un sourire éclaira un instant ses traits. L'incident était un tournant dans sa nouvelle orientation politique. Il acquerrait ainsi enfin la crédibilité dont il avait besoin aux yeux de la nation. Deux martyrs tombés au champ d'honneur, fauchés par les suppôts de l'État, voilà plus qu'il n'en fallait pour redorer un blason défaillant.

Comme pour ne rien laisser de l'état d'esprit vicieux du politicien, le narrateur ajoute :

Ses traits, à cet instant, reflétaient la satisfaction. Il émit un léger rugissement de fauve repus. Sa main se dirigea vers les journaux étalés sur la table basse et lut avec fierté les grands titres s'étalant sur plusieurs colonnes sur toutes les premières pages. « Le sang des martyrs de la démocratie », « Le pouvoir a encore frappé ! ».

— Quelle imagination phénoménale ! Il pensait, bien sûr, à l'effort qu'il avait dû accomplir pour s'attirer les faveurs du public et de la presse⁵.

Voilà un avant-goût de l'univers dans lequel Célio va évoluer : un monde où tout est calcul, stratégie, et où, comme l'insinue l'ironie du narrateur, les médias tombent facilement dans le panneau du système dont l'opposant, les tueurs et même les victimes, sont des rouages. Que veulent dire les journalistes en écrivant : « Le sang des martyrs de la démocratie », « Deux martyrs tombés sur le champ d'honneur » ? Les médias ne sont-ils pas eux aussi un simple rouage du système meurtrier et corrompu ? Ne participent-ils pas, eux aussi, à la création de l'illusion politique dont Baestro et ses copains recrutés pour « représenter la foule sous des caméras de télévision » étaient conscients ?

La répétition des expressions « composition », « représenter une foule », « donner l'illusion », « jouer aux militants », « jouer notre rôle », « jouer son rôle de figurant », « création de l'illusion », « chacun dans son rôle », « action ! », etc., dans les passages qui précèdent le massacre donnent l'impression qu'on assiste à la mise en scène d'une pièce de théâtre.

4 In Koli Jean BOFANE, *Mathématiques congolaises*, p. 15.

5 *Ibid.*, pp. 20-21.

Le narrateur insinue bien que c'est « la conscience voilée », dans l'espoir de gagner quelques centimes que les jeunes s'embarquent pour jouer les rôles qu'on leur assigne sans vraiment y croire⁶. Il s'agit de faire semblant. Au sujet de Baestro qui perdra sa vie dans ce théâtre, le narrateur déclare :

Baestro était conscient aussi que tout ce fatras d'octrois de soi-disant libertés politiques n'était qu'un leurre. Il ne pensait pas ainsi parce que lui-même participait à la création de l'illusion, mais parce que l'esprit des politiciens professionnels en place n'avait pas beaucoup changé. ... Lui, Baestro, allait là où on lui disait d'aller et applaudissait à certains mots-clés comme « parti », « démocratie », « peuple », et hurlait son enthousiasme en phrases fortes telles que « l'anarchie ne vaincra pas ! », « le combat continue ! », « Jusqu'à la victoire ! » Chacun dans son rôle, la conscience voilée, essayait ainsi de tirer son manioc du feu. Après réflexion, les scrupules de Baestro fondirent comme le salaire moyen d'un travailleur kinoïse, un jour de paie⁷.

Mais comment le jeune mathématicien Célio est-il arrivé dans ce monde mauvais où des êtres humains sont réduits au statut de personnages de théâtre et de moyens pour atteindre des fins personnelles se réduisant à la conservation de soi ; où ce ne sont pas seulement les institutions, le gouvernement qui sont transitoires mais aussi les consciences⁸ ; où, enfin, le politicien ne peut réussir que moyennant « une bonne dose de cynisme »⁹ ? Pourquoi Célio a-t-il accepté d'être complice de la fausseté du monde en mettant son talent de mathématicien à son service ?

La trajectoire de Célio, dont il est dit que « parler et penser mathématiques, c'était plus fort que lui » et que « les nombres étaient son univers, les conjectures étaient son monde »¹⁰, est presque banale. Orphelin de père et de mère qui lui firent arrachés violemment et prématurément, il fera ses études secondaires à Lubumbashi, grâce à un prêtre professeur de mathématiques, qui avait très tôt découvert ses talents. Il étudiera par la suite les mathématiques et la physique à l'université comme auditeur libre. Ces études terminées, il rejoindra son parrain à Kinshasa où ce dernier avait été muté pour enseigner au grand séminaire. À Kinshasa, Célio vivra parmi les jeunes désœuvrés et créera même une ONG pour les aider et accompagner son parrain, le père Lolos, à accomplir sa mission. C'est donc un Célio sensible à la misère des autres qui apparaît dans un premier temps. Il s'offusque même lorsque, pour le consoler de la mort de son ami Baestro, le père Lolos suggère que les histoires du monde n'étant que douleurs, il vaut mieux s'attacher à l'abstraction des mathématiques¹¹. En bref, le premier Célio est pleinement conscient de la différence entre les êtres humains et les concepts ou les abstractions mathématiques.

6 *Ibid.*, p. 12.

7 *Ibid.*, p. 13.

8 *Ibid.*, p. 64.

9 *Ibid.*, p. 15.

10 *Ibid.*, p. 10.

11 *Ibid.*, p. 37.

Tout change, cependant, à partir du jour où il se fera remarquer par Tshilombo dont le rôle « était de collecter et de diffuser des informations pour l'intérêt supérieur du parti présidentiel, avec les moyens qu'il jugerait bons et nécessaires »¹². Le rapprochement entre les deux hommes s'est fait de façon presque naturelle. En effet, Tshilombo et Célio Mathématik ont plusieurs choses en commun, la première étant d'être tous deux nantis des capacités intellectuelles peu ordinaires. De Tshilombo, le narrateur nous apprend que « s'il avait été choisi pour ce poste, c'était pour les traits de caractère bien marqués et fondamentaux qu'il possédait : sa capacité à synthétiser n'importe quelle situation ou événements complexes, son opiniâtreté, et surtout, sa fidélité envers les idées et des hommes ». Mais, homme austère et de cogitation, Tshilombo sait aussi allier la brutalité et la finesse. Il ne se laissait point affecter par les événements terribles, tel le sacrifice des innocents sur l'autel du pouvoir. « La lecture des événements terribles ne semblait pas l'affecter. Aucun signe sur son visage ne trahissait la moindre émotion (...) Gonzague Tshilombo était économe de ses sentiments comme de ses gestes »¹³, dit le narrateur.

Enfin, comme cela est suggéré par le syntagme « avec les moyens qu'il jugerait bons et nécessaires », pour ce parfait rouage du système oppresseur, la fin justifie les moyens. Tshilombo est cynique et machiavélique quand il s'agit de servir l'image de son chef. Plus que ses capacités intellectuelles, sa grande imagination, son cynisme et son machiavélisme sont le secret de son succès dans son service. Éliminer un homme innocent ne le gênait aucunement dès lors que pouvait en résulter l'amélioration de l'image de son chef ou la soumission de la population à ce dernier. Ainsi, par exemple, après la mort de deux partisans du parti présidentiel lors d'un rassemblement qu'il avait organisé devant le siège d'un parti de l'opposition, Tshilombo dira à Bamba, un adjudant pour qui éliminer un homme n'était plus un problème depuis longtemps¹⁴ : « Dans ce genre de schéma, Bamba, sache que cette perte n'est pas vraiment une perte. Je dirais même que c'est un gain. Il suffit de lire la presse pour t'en rendre compte (...) d'un point de vue médiatique, cette opération est une réussite totale »¹⁵. En un mot, Tshilombo agit comme un homme à qui on a amputé la conscience ou, tout au moins, qui a choisi de la mettre au frigo pour atteindre ses objectifs sans le moindre déchirement ou remord. Jamais il n'amorce une réflexion sur la valeur morale des objectifs qu'il poursuit ni sur le pouvoir corrompu qu'il sert si fidèlement. On pourrait parler d'un homme programmé, chez qui l'humanité a été viciée de telle sorte qu'il se sente dans un univers où le mal s'est imposé comme le bien absolu.

12 *Ibid.*, p. 38.

13 *Ibid.*, p. 39.

14 *Ibid.*, p. 49.

15 *Ibid.*, p. 46.

.... ensuite *Le Prince de Machiavel*

Le premier signe qui rapproche Tshilombo et Célio, c'est Machiavel. En effet, Tshilombo fut surpris d'entendre Célio citer par cœur, dans une situation appropriée, des passages de Machiavel dont il (Tshilombo) était manifestement un disciple¹⁶. De plus, tout ce que disait Célio « correspondait exactement à ses vues à lui, Gonzague Tshilombo »¹⁷. Rien d'étonnant alors que Célio se révèle par la suite aussi audacieux, cynique et machiavélique que Tshilombo dans l'imagination des stratégies susceptibles de booster faussement l'image du Président, de disqualifier les opposants, de manipuler et terroriser la population. En ce qui a trait aux capacités intellectuelles, ils sont aussi des frères siamois, même si Tshilombo n'a pas le même bagage en physique, mathématique et chimie que Célio. Ce dernier est en effet présenté comme un jeune qui maîtrise le monde des sciences mathématiques et physiques. « Il avait réussi à cerner les esprits labyrinthiques de Pythagore, Einstein et autres Thalès »¹⁸. Il aspirait, d'une part, à faire corps avec la démarche de « Descartes qui plaçait la pensée au-dessus de tout et ne se servait des mathématiques que pour éprouver la réflexion », et d'autre part, « à s'identifier à Max Planck qui mit en lumière la notion de quanta »¹⁹. Enfin, il « possédait l'art de distiller quelques phrases hors de portée d'une intelligence ordinaire »²⁰ et « des capacités d'analyse, de déduction et de logique »²¹. Sans parti pris politique, les qualités de Célio faisaient de lui le technicien dont rêvait Tshilombo pour le seconder au Bureau Information et Plans qui dépendait directement de la présidence.

La description de la personne recherchée par Tshilombo dit beaucoup du machiavélisme de ce dernier et de la manière dont les hommes puissants obligent les gens simples, mêmes nantis des capacités intellectuelles appréciables, à renoncer à eux mêmes pour ne plus être que des machines à broyer des vies humaines, des zombies sans personnalités propres. En effet, selon ce que rapporte le narrateur, Tshilombo avait besoin « d'un technicien, d'un théoricien de stratégie politique ». Ce technicien devait être audacieux, posséder « une certaine candeur afin d'insuffler un esprit d'idéalisme à la mission prévue » et être « capable de relever les défis intellectuels qui se présenteraient à lui ». Mais il y a une condition ultime qui jette de l'ombre sur l'idéalisme recherché : le technicien doit être « issu d'un milieu pauvre, misérable même »²².

Alors que les autres critères de sélection n'avaient pas besoin de longue justification, le narrateur met le point d'orgue sur ce dernier comme s'il contenait une information capitale. De fait, son explication semble venir tout

16 *Ibid.*, p. 45.

17 *Ibid.*, p. 80.

18 *Ibid.*, p. 25.

19 *Ibid.*, p. 31.

20 *Ibid.*, p. 32.

21 *Ibid.*, p. 35.

22 *Ibid.*, p. 82.

droit du *Prince* de Machiavel en qui Tshilombo et Célio se reconnaissent. Si Tshilombo avait besoin d'un technicien venant d'un milieu pauvre c'est parce que :

pour mieux s'attacher les hommes, il faut pouvoir les dominer. Et quoi de plus efficace, pour mieux contrôler ses semblables, que d'être celui qui possède l'eau et le chameau dans le désert ? D'être celui qui propulse des gens assez haut, afin qu'ils en éprouvent du vertige, et qu'en même temps, ils ressentent de l'effroi d'être à nouveau précipités dans le néant, dans la misère et la précarité. Un impératif : leur faire éprouver en douce les angoisses de Cendrillon, juste avant le coup de minuit²³.

Tshilombo ne s'était pas trompé en jetant son dévolu sur Célio. Son poulain n'éprouva aucun problème à s'approprier les exigences liées au succès de la mission de propagande du Bureau Information et Plans. Rompu au fonctionnement de la raison abstraite, mathématique, et expert en conjectures, Célio remplira avec brio son rôle de technicien-stratège-sans-cœur. Comme un néophyte qui endosse les armures de la lumière, il endossera très vite l'armure du système. Il mettra de son côté les conditions de la réussite, si, dans ce cas, on peut parler de réussite. La première consiste à ne pas appliquer une quelconque échelle des valeurs à son patron Tshilombo et aux activités du Bureau. C'est une façon de neutraliser son échelle de valeurs. La deuxième, impliquée déjà dans la première, consiste à ne pas confronter ces activités à ses propres convictions. Autrement dit, le futur agent doit mettre sa conscience et les aspects éthiques de son travail au frigo²⁴. Il devra fonctionner comme un automate toujours prêt à sortir ses crocs pour défendre le pouvoir du chef, j'allais dire de l'Autorité morale. Aussi, une fois engagé, Célio aura beau se rendre compte qu'au lieu de monter des stratégies de diversion et de manipulation de la population avide de démocratie, « agir en profondeur consiste à laisser évoluer un véritable processus de démocratisation » ; il trouvait très vite des raisons d'éluder la question. « Il voulait bien gagner sa vie et s'épanouir enfin professionnellement »²⁵. Quand le père Lolos, son parrain, essaya de lui faire prendre conscience de sa participation individuelle à la pérennisation d'un système d'oppression, Célio ne se dégonfla pas. Il répondit qu'étant donné la situation de l'État « qui n'avait plus rien d'une mère protectrice et nourricière »²⁶, ce n'était pas l'action d'un individu qui comptait pour changer les choses mais celle de la masse. « J'ai parfaitement conscience que j'agis contre le peuple (...) Que travaillant pour la présidence, je contribue à pérenniser tout cela », répondit-il au père Lolos. Mais il ajouta aussitôt, comme pour consolider sa mauvaise foi :

²³ *Ibid.*, p. 83.

²⁴ *Ibid.*, p. 92.

²⁵ *Ibid.*, p. 152.

²⁶ *Ibid.*, p. 221.

Au point où nous en sommes, l'individu ne compte plus. C'est la masse qui fera la différence. Crois-tu, mon père, que si je vais manifester avec tous les gens, j'empêcherais quoi que ce soit ? Je ne crois pas. Je pense plutôt que le peuple dans ce pays a enclenché un mouvement qui est devenu irréversible. Que je travaille aujourd'hui pour la présidence ou pas²⁷.

Il est intéressant de noter que, dans ce passage, le « nous », qui inclut Célio, cède très vite la place au « peuple », dont il s'exclut et à l'action duquel il ne juge pas utile de se joindre pour hâter la transformation de la société. En somme, pour gagner de l'argent et échapper à la misère et à la précarité, Célio a non seulement écarté les aspects éthiques de son emploi, mais il a aussi « mis un couvercle sur beaucoup de ses convictions »²⁸. Cela lui évite tout déchirement intérieur ou toute forme de remise en question, et lui permet de se sentir comme un simple instrument programmé, un outil entre les mains d'un système qu'il sait pourtant corrompu et oppresseur. Celui qui voulait ressembler à « Descartes qui plaçait la pensée au-dessus de tout et ne se servait des mathématiques que pour éprouver la réflexion », a mis la pensée sous l'autorité d'un despote accroché au pouvoir ou d'un système qui tient à se perpétuer sans le moindre égard pour la vérité et la marche de l'histoire. Pour lui, la science a perdu sa visée ultime, à savoir « libérer l'homme des servitudes qui pèsent sur lui »²⁹.

Le pouvoir autoritaire et l'humiliation/destruction de la raison

S'étant dépouillé de tout sens éthique, Célio peut alors mobiliser les abstractions mathématiques ou les algorithmes pour sublimer les activités sordides et déshumanisantes du Bureau Informations et Plans, traiter les interactions humaines comme des équations mathématiques, mobiliser aveuglément les théorèmes et les formules algorithmiques pour résoudre les problèmes qui lui étaient soumis, l'unique fin étant de sauvegarder le pouvoir du Président. En bon solutionniste, il est convaincu que « moyennant une petite opération mathématique », il pouvait transformer l'image négative du Président en image positive et rendre celle du contradicteur « merdique »³⁰.

C'est précisément ce qu'il s'emploie à faire pour contrecarrer l'action de la France. Le rapport critique sur la torture et les détentions arbitraires dans le pays (Congo) que la France se proposait à présenter à la réunion de la Commission des droits de l'homme de l'ONU, risquait non seulement de ternir l'image du Président mais aussi de bloquer un prêt en négociation avec le gouvernement américain et un groupe de financiers. Célio, qui n'a aucun souci pour les droits de l'homme et les arrestations arbitraires, propose à son patron de considérer le problème sous l'éclairage d'une opération mathématique qui, transposée en politique, permettrait d'influer

27 *Ibid.*, pp. 214-215.

28 *Ibid.*, p. 210.

29 Max HORKHEIMER, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974, p. 84.

30 In Koli Jean BOFANE, *Les mathématiques congolaises*, p. 163.

sur l'image de la France pour la rendre aussi mauvaise sinon pire que celle du Congo. L'équation mathématique (« $x = -Y$ ») qu'il mobilise ici vient de Muhammad ben Musa Al-Khuwarizmi, celui-là même dont le nom latinisé a donné le mot algorithme.

Les Arabes, dit Célio, ils avaient tout compris. En mathématiques, ils ne concevaient pas les résultats négatifs. S'ils ont exploité le zéro, rien ne devait exister en deçà de celui-ci, c'est ainsi qu'à Bagdad sous le règne du grand calife Al-Mamun, le maître Muhammad ben Musa Al-Khuwarizmi a appliqué la transposition aux nombres et l'a appelée équation, afin que ce qui est négatif devienne positif et vice versa. Pour demeurer dans l'égalité. Et cela, à travers un petit processus, boss, tout petit³¹.

Le processus de transposition dans ce cas précis, Célio le formule comme suit : « Supposons que la France soit un nombre x . Que le coefficient de ce x soit pour l'instant positif. Nous pourrions rendre ce coefficient négatif grâce à un incident quelconque que nous pourrions utiliser ensuite pour faire pression »³². Cet incident consistera à accuser faussement un citoyen français d'avoir débarqué sur le territoire (congolais) pour mener des opérations de déstabilisation ou de terrorisme pour le compte de son pays et de le pousser par tous les moyens nécessaires à le reconnaître. Ce qui mettra la France dans une mauvaise position à la Commission et l'empêchera d'être très critique à l'égard du Président du Congo.

Par d'autres situations qui lui seront soumises, Célio procèdera presque toujours à l'identique. Son point de départ est une formule mathématique ou une considération venant du monde de la physique, même nucléaire, qu'il transpose dans le domaine des comportements humains. La ville apparaît ainsi comme un lieu d'expérimentation sur des substances chimiques, et la politique comme un jeu de boules ou de billes. Un exemple caractéristique : sa première action au Bureau Information et Plans. Le directeur lui ayant expliqué l'urgence de trouver un moyen de calmer la population dans laquelle il y a trop de mécontents à réprimer pour éviter le désordre, tout en soulignant que le gouvernement ayant plusieurs fois utilisé des mesures radicales, il vaudrait mieux agir en profondeur, le jeune technicien-solutionniste lui répond, sûr de lui-même :

Dans le contexte actuel, il faudrait que le gouvernement et surtout le président puissent poser un geste fort (...) Il faudrait créer un phénomène, comme en physique. Dans ce domaine, tout dépend des quatre puissances que sont le mouvement, le poids, la force, la percussion. Avec un peu de travail, ce n'est pas très compliqué à reproduire...

Il faudrait générer à partir d'une information anodine une espèce de lame de fond qui puisse entraîner la population vers une seule et même direction³³.

31 *Ibid.*, p. 164.

32 *Ibid.*, p. 171.

33 *Ibid.*, p. 108.

Après avoir consulté l'*Abrégé de mathématique* de Kabeya Mutombo, qui semble être un dépôt portatif des formules mathématiques et de physique, Célio opte pour la fonction exponentielle, plus à même de démultiplier une action simple ou de produire une réaction en chaîne. L'exemple qu'il prend pour faire comprendre son idée à son patron est celle de la production de l'énergie nucléaire :

L'exemple le plus courant, je dirais, de la réaction en chaîne, c'est la production de l'énergie nucléaire, patron. On commence par bombarder de l'uranium 235 avec un neutron qui brise son noyau en deux fragments. C'est la fission. Après, cela va tout seul. En se brisant, le noyau d'uranium expulse deux ou trois neutrons, qui à leur tour vont aller briser d'autres noyaux, qui expulseront d'autres neutrons, et ainsi de suite. La quantité d'énergie dégagée est incroyable³⁴.

Lorsqu'on finit par savoir la nature concrète de sa proposition, on peut se demander pourquoi avoir choisi un si long chemin. En effet, transposé en termes de communication, le processus physique de démultiplication d'une action ou de production d'une réaction en chaîne correspond au processus banal de la rumeur. Il suffit d'un rien pour qu'elle se mette en branle. « Il faut lancer une bombe dans la ville », dit Célio, « pour que ça parte dans tous les sens »³⁵. La seule condition que pose Célio est que le Président accepte de sacrifier quelques-uns de ses pions, précisément ceux qui se présentent comme membres de l'opposition, en les étiquetant comme « des traîtres fricotant avec le pouvoir ». Par solidarité, dit Célio, cela éclaboussera l'opposition politique parce qu'on ne saura plus à qui faire confiance. L'espoir du technicien est que, s'étant rendu compte que la fuite de l'information ne pouvait provenir que de la présidence elle-même, les gens en déduiront que « le chef de l'État aura voulu se débarrasser de quelques personnages véreux, peut-être dans le souci de recouvrer une certaine virginité, se racheter aux yeux du peuple »³⁶. Du pur cynisme et de la manipulation.

Ainsi procède Célio : il tire une formule savante de son *Abrégé de mathématique*, la commente, non sans exaltation délirante, dans un langage spécialisé, pour finir par la transposer à la situation concrète à résoudre. Son vocabulaire est ainsi truffé des termes savants comme « théorème », « fission », « champignon atomique », « créer un phénomène comme en physique », « fonction exponentielle », « croissance exponentielle », « déflagration nucléaire », « libération de neutrons », « équation », « opération mathématique », « coefficients du chaos », « théorie de la limite d'une variable », etc. On se croirait dans un laboratoire des sciences physiques et mathématiques. Célio pourrait être perçu comme un partisan de la mathématisation du monde. Ne répond-il pas aux sarcasmes dont il était

34 *Ibid.*, p. 110.

35 *Ibid.*, p. 110.

36 *Ibid.*, pp. 111-112.

l'objet à cause de son amour immodéré des mathématiques et de son point de vue selon lequel l'univers, dans sa complexité, fonctionnait à partir des principes mathématiques et physiques parmi lesquels il faut compter celui de causalité ?³⁷ Rien de surprenant alors qu'il traite l'humain, la société, le monde comme un spécialiste des sciences de la nature manipule une substance physique ou chimique. Aussi, les mots liberté, dignité de la personne humaine, vérité ne sont-ils jamais évoqués.

La fétichisation de la science et l'humiliation de la raison

Certes, quelqu'un pourrait être tenté de considérer ce vocabulaire et les procédés de Célio comme relevant de la fumisterie ou du pédantisme. Mais ce serait courir le risque de passer à côté de la portée critique liée à la fonction « objective » du roman de Jean Bofane et de ce que, en empruntant une expression de Lukacs, on peut appeler sa « signification historico-philosophique »³⁸. Que du début à la fin, Célio se promène religieusement avec l'*Abrégé de mathématique* datant de 1970 comme un pasteur se promènerait avec sa somme oraculaire, cela renseigne assez bien sur son concept de science. Celle-ci est figée dans le temps et achevée. Son instrumentalisation sans réelle réflexion est la négation même de la dynamique productrice de la science. En fait l'*Abrégé de mathématique* fonctionne comme une boîte à formules algorithmiques fétichisées et prêtes à être utilisées pour n'importe quoi, à mettre au service de n'importe quel type de pouvoir. En ce sens, Célio représente ce moment historique où « le penser aveuglément pragmatisé perd son caractère transcendant et, du même coup, sa relation à la vérité »³⁹.

On peut ainsi dire que la fonction objective du roman de Bofane ancré dans l'imaginaire congolais est de produire symboliquement l'espace dégradé de la chute des valeurs, au sommet desquelles la raison, dans le piège de l'instrumentalisme sapant le concept de science en transformant cette dernière « en une technique parmi les autres »⁴⁰. Célio et les mathématiques sont intégrés à l'appareil social comme simples facteurs techniques de son autoconservation et donc comme facteur de reproduction permanente de l'ordre établi grâce à la soumission des citoyens et de la répression de toute mobilisation pour le changement. Pour paraphraser Horkheimer et Adorno, les institutions de la société dans lesquelles le penser de Célio est imbriqué contenaient dès le départ le germe de la régression⁴¹, surtout à partir du moment où, pour y fonctionner, il fallait consentir à renoncer à

37 *Ibid.*, p. 102.

38 Voir Georges LUKACS, *Théorie du roman*, Paris, Éditions Gonthier, 1963.

39 Max HORKHEIMER et Theodor W. ADORNO, *La dialectique de la raison*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974, p. 16.

40 Theodor W. ADORNO, *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexes, 1979, p. 20.

41 Max HORKHEIMER et Theodor W. ADORNO, *La dialectique de la raison*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974, p. 16.

soi, à ses convictions, à sa conscience, pour n'être plus qu'un simple rouage d'une mécanique sociopolitique corrompue. Dans ce cadre, l'intellectuel perd son autonomie et devient, au mieux, un intellectuel d'État, au pire, un intellectuel du parti et, plus grave, un intellectuel du chef. De plus, ce que ce roman donne à voir, c'est comment « dans une société déterminablement fausse qui va à l'encontre des intérêts de ses membres aussi bien que de ceux du tout, toute connaissance qui se soumet aux règles figées de la science de cette société participe à sa fausseté »⁴². Dépourvu de sa conscience morale, l'intellectuel se trouve dans la fausseté et l'aliénation, sa science se fait sous le diktat de la raison d'État, qui est souvent une raison monstrueuse.

Cela donne à penser quant à l'idée de la science et de sa fonction sociale qui peut être véhiculée dans les écoles des sociétés aux régimes despotiques, hostiles à l'idée de la liberté et à la critique. Le roman de Bofane permet de comprendre la crise de la conscience morale des élites intellectuelles dans un pays comme la République démocratique du Congo. Dans notre pays, en effet, les élites aussi cyniques, utilitaristes et machiavéliques que Célio et Tshilombo, sont prêtes à mobiliser, sous couvert de scientificité, les théories juridiques, politiques et sociologiques, pour soutenir l'imposture et briser l'élan émancipatoire des populations dominées pour protéger le pouvoir de leur chef duquel dépendent leurs avantages. La réalité sociale est soumise à des doctrines achevées, fétichisées, que les prétendues élites, stériles et insignifiantes dans leur champ propre (celui de la production scientifique), manipulent ou débitent avec arrogance au lieu de tirer de la dynamique sociale qui est sous leurs yeux ses principes structurants, de se nourrir des énergies que porte la multiplication des mouvements de mobilisations sociales, politiques, culturelles ayant pour finalité la transformation émancipatrice du système.

Mais il ne faut pas s'arrêter là. Comme on peut le constater, ce qui est nié ou humilié, pour utiliser le mot de Max Horkheimer, c'est la raison elle-même ; plus précisément « la raison en tant que force, non seulement dans l'esprit individuel, mais également dans le monde objectif, dans les rapports existants entre les humains et les classes sociales, dans les institutions sociales, dans la nature et ses manifestations »⁴³. Lorsque les intellectuels, qui devraient porter le souci des fins et du sens, ne croient plus au pouvoir de la raison autonome, se vendent au plus offrant, la chute dans la barbarie est inévitable. Deviennent inévitables aussi le silence et l'indifférence de ces élites politiques et intellectuelles ventriloques quand des milliers, plutôt, des millions de leurs compatriotes vivent une vie de chien, sont tués, démembrés comme des animaux. Célio Mathématik et son maître Gonzague Tshilombo sont l'incarnation de la raison subjective dont le propre est d'attacher peu d'importance à la question du caractère raisonnable des objectifs poursuivis. Si d'aventure, elle se préoccupe des fins, la raison subjective

⁴² *Ibid.*, p. 21.

⁴³ Max HORKHEIMER, *Éclipse de la raison*, p. 14.

admet que ces fins sont, elles aussi, raisonnables, au sens subjectif, c'est-à-dire qu'elles servent l'intérêt du sujet sous le rapport de la conservation de soi... Qu'un but puisse être raisonnable en soi, sur la base de vertus que la connaissance nous fait apercevoir en lui, et cela sans aucune référence à une forme quelconque de profit ou d'avantage subjectif, est une idée totalement étrangère à la raison subjective, même lorsqu'elle s'élève au-dessus de considérations portant sur les valeurs utilitaires immédiates et se consacre à des réflexions relatives à l'ordre social dans son ensemble⁴⁴.

Envoi

La fable de Jean Bofane est riche de sens. Elle nous offre un diagnostic et une critique radicale de la raison à l'œuvre dans les sphères publiques et politiques congolaises et dans nos rapports sociaux. À celui qui la lit avec attention, elle ouvre des voies permettant de comprendre un bon pan de la crise profonde qui compromet notre futur malgré nos rêves simulés de grandeur. Au sortir de *Mathématiques congolaises*, on ne peut plus croire que ce sont les bureaux techniques (pour lutter contre la corruption ou pour changer la mentalité) qui peuvent véritablement constituer la rampe pour amorcer la remontée commune en humanité, celle-ci étant impossible sans la sortie de la raison instrumentale, serve, administrative, au service de la conservation, mais aussi allergique à une critique généalogique de ce que nous sommes devenus, des pesanteurs historiques qui ont fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui : des jouets de l'Histoire et de la volonté de puissance des autres.

La critique généalogique est à entendre ici au sens foucaldien, c'est-à-dire, comme pratique qui a pour mission d'écrire une histoire ayant « pour fonction de montrer (...) ce qui n'a pas toujours été » et, en conséquence, de « saisir par où ce qui est et comment ce qui est pourrait ne plus être ce qui est »⁴⁵. L'intérêt d'une telle écriture critique de l'histoire est de nous pousser à nous interroger sur les fondements de nos valeurs, plutôt, de nos anti-valeurs, plus précisément sur « les conditions dans lesquelles elles sont apparues, les relations qu'elles ont instaurées, le pouvoir qu'elles ont renforcé »⁴⁶ et le type de subjectivité ou de personnalité qu'elles ont produit. Son but n'est « ni de justifier, ni de discréditer, mais d'éclairer les points aveugles qui permettent aux systèmes sociaux de rester intacts et rendent si difficile la perception de ce qu'il faut faire pour qu'ils changent. Ce type d'écriture critique sert les intérêts de l'Histoire sur deux plans : il ouvre la porte à des avenir que nous ne serions pas capables, autrement, d'imaginer, et, ce faisant, il nous fournit plus de matériaux encore pour écrire l'Histoire »⁴⁷.

44 *Ibid.*

45 Michel FOUCAULT, « Structuralisme et poststructuralisme », in *Dits et écrits*, vol. IV, Paris, Gallimard, p. 449.

46 Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009, p. 62.

47 *Ibid.*, pp. 62-63.

On voit alors comment il est tout simplement paradoxal, je dirais même contradictoire, de prétendre instituer une rupture dans l'histoire d'un peuple pour ouvrir de nouveaux horizons de sens tout en refusant de « fouiner dans le passé » pour saisir comment s'est instituée au cours de notre histoire lointaine ou récente une raison cynique, machiavélique, incapable de résister à la barbarie. Pourquoi avons-nous si peur de nous confronter à nouveau, comme cela fut le cas à la Conférence nationale souveraine, à cette histoire qui a fait de nous ce que nous sommes, qui peut nous montrer nos lâchetés et nos compromissions en tant que communauté historique ? Où nous mènera cette manière d'esquive devenue une coutume chez nos « élites » politiques⁴⁸ sinon à l'asservissement qui consiste à nous laisser mener par les forces aveugles de l'Histoire ?

« Fouiner dans le passé » pour mettre les adversaires politiques en difficulté uniquement, n'est-ce pas vouloir jouer avec le destin d'un peuple, avoir une piètre et stérile idée de l'histoire et de sa place dans le devenir d'une communauté historique ? Peut-être, nous faut-il, nous qui comptons sur l'amnésie du peuple et la manipulation de sa mémoire historique, méditer ces mots du philosophe belge Jean Ladrière :

C'est parce que nous sommes capables de rendre vie en nous à un certain passé historique, objectivé dans des paroles, des institutions, des œuvres, des événements, des sentiments et des pressentiments collectifs, que nous nous rendons capables de porter dans nos propres anticipations le futur d'un temps qui n'est pas strictement le nôtre. En reprenant à notre propre compte le passé historique, qui est aussi d'abord pour nous celui des autres, nous nous ouvrons, dans notre propre futur, au futur de l'histoire, qui deviendra, par la vertu des actes, celui des autres⁴⁹.

L'humiliation de la raison a de multiples conséquences ; la perte de la conscience et de la vérité de l'histoire en est une. Mais, comme l'a écrit Adorno dans une réflexion sur l'éducation après Auschwitz, la barbarie persiste tant que durent les conditions qui favorisèrent la chute qui la fit advenir et qu'on se garde de les exposer au plein jour. La barbarie se nourrit de la nuit de nos consciences et de l'humiliation de la raison. C'est heureusement cela que nos romanciers et jeunes artistes semblent avoir compris.

En effet, la nécessité de « fouiner dans le passé », de procéder à une critique généalogique de notre « banalité », de mettre au jour les points aveugles de notre histoire politique et sociale, d'interroger le type de raison qui nous gouverne depuis notre entrée dans la modernité pour tracer de nouvelles voies vers l'avenir, voilà ce qui anime *Généalogie d'une banalité* de Sinzo Aanza. C'est très probablement après s'être confronté à l'humiliation de la raison dans *Mathématiques congolaises* que Jean Bofane a plongé dans

48 Voir Kasereka KAVWAHIREHI, « The Politics of Memory in Congo, or How King Leopold's Ghost still Haunt Us », in Marina GRZINIC et al. (ed.), *Opposing Colonialism, Antisemitism, and Turbo-Nationalism Rethinking the Past for New Conviviality*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2020, pp. 24-39.

49 Jean LADRIÈRE, *Vie sociale et destinée*, Gembloux, J. Duculot, 1973, p. 73.

l'histoire moderne du Congo dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* pour donner toutes les dimensions de cette humiliation en l'historicisant. C'est face à la rage et au dégoût de vivre dans un monde pourri, à la fois riche et terriblement pauvre, que Mwanza Mujila a écrit *Trame 83* qui s'ouvre sur l'évocation du débarquement de Stanley au Congo et que Sammy Baloji, reprenant le chant de rêve, « Indépendance Cha cha », a composé sa chanson « Le jour d'après » ou son court métrage « Zombie d'ici et d'ailleurs » dans lequel retentit ces mots terribles : « Servitude volontaire ».

Mais les intellectuels d'État, de parti ou du pouvoir qui, dans le confort de leur conscience barbouillée du sang des innocents, ont fait du livre mal compris de Machiavel leur bible, et les philosophes et critiques professionnels habitués à manipuler des concepts bien établis dans leurs champs, semblent bien se méfier des œuvres de fiction et du bouillonnement artistique dans nos cités. Ce qu'ils refusent, ce faisant, c'est la possibilité d'innover, mieux, de s'émanciper d'une raison policée, domestiquée, propre à la conservation d'une conscience d'ouvrier, pour adopter une logique de l'invention dont le propre est de déstabiliser les certitudes sédimentées et les institutions existantes en mettant au jour les crimes sur lesquels elles reposent.

Nous n'avons pas d'autre voie que de laver la raison de l'humiliation que nous lui avons imposée et qui nous plonge chaque jour dans le non-sens et le vide moral. Comme le dirait Fabien Eboussi Boulaga, si nous voulons vivre, il nous faut philosopher, revenir à la fonction critique de la raison en nous ouvrant aux cris des marginalisés, des gens qui souffrent des régimes de pouvoir qui ont des crimes et le mensonge comme fondements. L'importance de la raison critique réside dans le pouvoir qu'elle nous donne de résister aux opinions établies, aux institutions existantes et aux slogans lénifiants qui cachent la fausseté de notre monde structuré par l'injustice, la domination et l'exploitation. Seule la pensée critique et ouverte aux revendications qui irriguent les mouvements sociaux donnera une réelle impulsion à la démocratie qui « puise sa force vitale dans la critique »⁵⁰ et non dans les délires des idéologues qui n'ont pour horizon que celui de leurs Autorités morales. Comme le disait Adorno, « si tant est que la philosophie est encore nécessaire (dans notre pays), ce sera comme par le passé en tant que critique, en tant que résistance à l'hétéronomie envahissante, ne serait-elle qu'une tentative impuissante de la pensée à être maîtresse d'elle-même, et à dénoncer suivant ses propres critères de fausseté toute nouvelle mythologie, ou acquiescement aveugle et résigné. C'est à elle qu'il incomberait d'offrir un refuge à la liberté aussi longtemps qu'on ne l'interdirait pas comme on le fit dans Athènes christianisée à la fin de l'Antiquité »⁵¹. ■

50 Jacques DERRIDA, cité par Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire*, p. 35.

51 Theodor ADORNO, « À quoi sert encore la philosophie ? », in *Modèles critiques*, Paris, Payot, 1984, p.16.